

Libération vendredi 11 mars 2005

Guide
tentations

DVD | DISQUES | DIGITALES | JEUX | POCHEs

mode

Les invasions bourgeoises

Robes du soir, fourrures, total noir... Les dix commandements du prêt-à-porter féminin pour l'automne-hiver 2005-2006.

1 Des animaux morts tu porteras

Dans la foulée de Milan, Paris a embrayé avec un déluge de fourrure. Après une décennie où la mode, paralysée par un violent dilemme existentiel («*c'est mal mais ça tient tellement chaud*»), avait remis la matière honteuse au placard, tous les créateurs ou presque se sont passé le mot pour retourner leur veste doublée de vison. Plus qu'un complot antiécolo, il faut y voir une simple conséquence de la baisse des prix de revient avec l'arrivée sur le marché des producteurs chinois. D'où les visons, astrakans, renards argentés, blaireaux, chinchillas, écureuils... Dommage collatéral: l'entartage d'Anna Wintour, rédactrice en chef du *Vogue* américain - concernant la nature de ●●●

En coulisses du défilé Rochas.

Reportage photo
IMMO KLINK

John Galliano
a tempéré ses
délires baroques.



●●● l'arme, le *New York Times* a supputé un plat à base de foie gras avant que l'association activiste anti-fourrure Peta ne précise qu'il s'agissait de tofu.

2 Aux vêtements portables tu t'abonneras

«Portabilité», le mot le plus entendu durant cette semaine, pourrait se traduire tout bêtement par «commercial». Pour certains observateurs, c'est la fin des années de délire, quand les créateurs pouvaient se permettre de transformer leur podium en happening pyrotechnique où il était difficile de distinguer la moindre pièce mettable. D'autres déplorent ce nouveau conformisme qui donne lieu à des jugements définitifs («*tout était super-chiant cette saison*»). Emblème de ce revirement, John Galliano – passé de la folie baroque à un vestiaire adapté aux goûts de ses différentes clientes. Une stratégie visiblement payante pour Dior, propriété du groupe LVMH, qui vient d'annoncer un milliard d'euros de bénéfices. Et les autres? On peut imaginer qu'avec le *turnover* de plus en plus frénétique dans le milieu (dernière victime: Alessandra Fanichetti qui vient d'être remplacée chez Gucci par Frida Giannini), les directeurs artistiques préfèrent opter pour une certaine prudence esthétique.

3 La troublante Dita von Teese tu admireras

Le rodéo des célébrités reste une constante de la *fashion week*. Au premier rang des grands noms: Chanel, Dior, Vuitton, Saint Laurent mais aussi Chloé. En tête de notre Top 5, pour sa beauté et son assiduité aux défilés, la strip-teaseuse gothique Dita von Teese, une beauté très années 50 (on pense à Betty Short aka le Dahlia noir), qui se trouve par ailleurs être la petite amie du chanteur maquillé Marilyn Manson. On décernera un «front row»



Silhouettes
hitchcockiennes
chez Alexander
McQueen.

d'argent à Uma Thurman, encore plus belle en vrai qu'à l'écran chez Vuitton, le bronze à Aurore Clément, apparition toujours divine (chez Ungaro), et un prix spécial du jury à la très chic et rock'n'roll Maggie Cheung, en lunettes noires rectangulaires chez Balenciaga comme chez Lanvin.

4 Très soir tu t'habilleras

Certaines robes sont tellement glamour qu'on les imagine plus sur le tapis rouge des Oscars ou les marches cannoises que dans une sauterie lambda chez l'ambassadeur. Radicalement «soir», c'est-à-dire très habillée, la collection d'Olivier Theyskens pour Rochas décline des robes 1900 qui, du cou jusqu'au bout des bras (et des pieds), cachent le moindre centimètre carré de peau. Même option chez Vuitton, McQueen, Lacroix ou Lanvin, mais cette fois dans des matières plus *light* et «à découvert»: mousseline, gazar, tulle, taffetas, dentelle, pour des robes qui mettent les épaules en valeur, soit par une forme bustier soit par de fines bretelles qui peuvent s'orner de strass. Et il y a l'option carrément starlette, vue notamment chez Junko Shimada: une mini en lamé or ou une longue noire toute en transparence (impossible sans string), les deux à porter avec des escarpins au motif loup – le carnaval, pas la bête.

5 De noir tu te recouvreras

En partie lié au précepte précédent, ce commandement paraît aller de soi l'hiver, mais, cette fois, c'est un noir franc et massif qui domine, et ses dérivés ardoise, anthracite, gris perle... Véronique Branquinho y va franco avec ses femmes à 95% *All in Black*. D'autres, tels Yamamoto ou Gaultier, optent pour le contraste avec du vrai flashy (rose shocking, chlorophylle, citron, bleu électrique, cuivre) ou des dégradés qui peuvent aller jusqu'au pastel (Lacroix notamment, qui reste «le» coloriste, capable d'inraisemblables nuances). Dans ce concert «black is beautiful», deux exceptions notables: Kenzo (plutôt dans les rouges, roses, verts) et Cosmic Wonder (tout blanc, lire page IV).

6 La discrète génération de près tu suivras

Stefano Pilati (Yves Saint Laurent), Nicolas Ghesquière (Balenciaga) ou Olivier Theyskens (Rochas) affichent le même profil, celui du créateur travailleur, discret et efficace, et pour qui l'ambition (ils en ont tous beaucoup) n'est pas un sentiment à afficher publiquement. Dans cette catégorie, l'exemple de Stefano Pilati est assez remarquable. Celui qui succéda l'an dernier au bruyant et ultramédiatique Tom Ford chez Yves Saint Laurent a séché l'assistance par une collection osée et très éloignée du *mood* général. Beaucoup de rigueur, de tenue et, paradoxalement, une subtile touche d'érotisme pointait chez ses bourgeoises buñueliennes et monacales. Pilati lâcha tout de même de rares clins d'œil au passé de la marque avec, par exemple, une robe noire dont le décolleté semblait découper un cœur fait de peau nue. A la fin du show, l'assistance repartait murmurant et hochant la tête. La congrégation *fashion* était désormais convaincue qu'un nouvel élan allait ranimer l'église Yves Saint Laurent, désertée depuis longtemps par les fidèles. Et après l'avoir allégrement étrillé l'an dernier, les quelques mères supérieures de la presse anglo-saxonne se précipitaient pour délivrer le message: Stefano Pilati venait de rejoindre le cénacle des grands prêtres de la mode parisienne.

7 Ta play-list tu élargiras

Sous la houlette de notre chouchou, l'omniprésent Michel Gaubert (Chanel, Lacroix, Rykiel, Balenciaga, Y-3, Rochas), les défilés ont oscillé entre le rétro années 80 qu'on aime (Talking Heads, Prince, *Planet Claire* des B-52's) et des chansons d'aujourd'hui, plus ou moins pointues: The Kills, les Japonais de Mu et les Américains de Low, jusqu'aux tubes des ●●●



Chez Martin Margiela.
Un manteau de la série des «repris» où le tissu de la doublure est rappelé à l'extérieur, au niveau des coutures.



Manteau Cosmic Wonder. Le créateur Maeda Yukinori veut «faire des propositions au monde, pas au seul milieu de la mode».

Un défilé façon expo pour une collection zen. Cosmic Wonder, intersidérant

Il y eut certes les belles au bois dormant debout de Viktor & Rolf, ou encore les femmes à col appuie-tête en moquette rasée de Hussein Chalayan. Mais, dans le genre spectaculaire et décalé, Cosmic Wonder a atteint la stratosphère.

Comme pour sa précédente collection, Maeda Yukinori (qui accédait pour la première fois au «in») a reconduit la formule du non défilé-exposition: dans une galerie de la place des Vosges, une quinzaine de garçons et filles en état de stase attendent le visiteur sous des structures en forme de tipis. Debout ou assis, tous ont les mains et les pieds (nus) bleuis par la température polaire (dehors, il neige à verse), certains glaglatent carrément;

mais aucun ne cille. Tourner autour, s'éloigner, se rapprocher, rester planté devant tel modèle ou le zapper: face à ces statues, l'affaire suscite une approche muséale quand les «vrais» défilés, pliés en vingt minutes maxi et au pas de charge, n'autorisent que la passivité – jusqu'à la cataplexie, état qu'on a même pu observer dans les tout premiers rangs.

En écho à cette mise en scène radicale, les vêtements Cosmic Wonder sont à prendre ou à laisser: grandes cotonnades (bio!) crème drapées et nouées, façon kimono de judoka ou paysans d'antan (pantalons sur chevilles bandées), amples lainages blancs cousus de fils d'or, retravaillés pour de somptueux ponchos, vestes, manteaux à effet de fourrure et or-

nés de motifs calligraphiques vert d'eau ou cyan... Immaculé, zen, reposant, tout ça a évidemment un air de panoplie pour adeptes d'un temple polaire, désormais tellement en phase avec leur moi que même pas de godasses ils ont besoin. «*Peu importe*», sourit Maeda Yukinori, frère jeune homme de 33 ans venu d'Osaka et de l'architecture, qui ne voit dans le vêtement qu'une «*façon de [s]'exprimer et de faire des propositions au monde, à la société, pas seulement au milieu de la mode*». S'il vend? «*On a des acheteurs fidèles, fans, sinon je ne sais pas trop...*» Parallèlement, il a lancé une ligne de jeans, «*plus évidente*» et qui commence à bien marcher au Japon et à Londres. ◀

SABRINA CHAMPENOIS

●●● Maroon 5 ou Alicia Keys. Sinon, il y eut les curiosités classiques habituelles (*Barry Lyndon* pour Kenzo; *D'Jivago* chez Hermès) et les airs trop attendus pour provoquer le frisson (*Music* de Madonna chez Paco Rabanne). Rien à voir avec la sensation qu'a créée Tori Amos, au piano chez Viktor & Rolf: ce jour-là en rose, la rockeuse rousse a défié les lois de la gravité, renversée en arrière sur son tabouret, jambe en l'air, et surtout crucifié de sa voix tellurique ce public de la *fashion*, pourtant réputé blasé.

8 Cristobal Balenciaga tu remercieras

Un vent globalement rétro a soufflé sur cette édition, des années 20-30 revisitées chez Vuitton aux années 80 revues et bousculées chez Gaultier, en passant par les *ffifties* chez Lanvin. D'où, entre autres, une déferlante de tailleurs-jupes au plus près du corps, qui redonnent à la silhouette une allure sinusoïdale avec la taille bien marquée. En même temps, la forme boule vient souvent contrebalancer l'affaire, et ces jeux de volumes évoquent immanquablement le travail du couturier Cristobal Balenciaga. Robes *baby-doll*, manteaux cocons, jupes-ballons, robes longues à peine drapées, chemisiers au col cou de cygne... Le maître (1895-1972), originaire du Pays basque espagnol, n'a cessé d'être cité.

9 Tes chouchous tu défendras

La collection Martin Margiela, pour commencer. Présenté en show-room, ce millésime, articulé autour de trois axes – les vêtements de récup retravaillés, les pièces neuves et les répliques de pièces vintage – est à la fois simple et bluffant. Ce blouson de daim entièrement recouvert de perruques retournées, par exemple, ou cette veste bardée de ruban adhésif noir généralement utilisé par les photographes... Ou encore cette robe hyperérotique en bande Velpo. Ultraféminin, le vestiaire de Véronique Leroy donne priorité à la laine avec une finesse qui rend même seyant le bermuda. Mention spéciale à sa série en *shekiang* (chèvre de Chine) couleur chocolat, déclinée sur un court blouson, un gilet de berger, un grand manteau et une robe. Chez Undercover, l'ex-chanteur punk Jun Takahashi emmitoufle des petits princes urbains dans d'amples vestes en laine bouillie et leur fait porter des pantalons extra-larges sur des baskets pailletées... Poétiques et teintés d'humour, les motifs en trompe-l'œil, les écharpes à têtes de mort, la veste jalonnée de lames de rasoir. Quant au débutant Christian Wijnants, il rend attractives des robes en laine, comme tricotées par grand-mère, mais avec de beaux effets de surimpression. Citons enfin Paul Smith et son goût du télescopage *so british* (imprimés fleuriscostards à rayures; masculin-féminin), dont on retient, au hasard, un trench et une paire de baskets (Stan) Smith relookée par (Paul) Smith.

10 Le look «Aviator» tu adopteras

Visiblement, personne n'a raté la première d'*Aviator*. Les références au film de Scorsese étaient saupoudrées au fil de cette semaine de défilés. Chez Dior, John Galliano multiplia les blousons et les salopettes en mouton retourné volées à DiCaprio, et les robes longues piquées à Ava Gardner. On vit aussi beaucoup de blousons en mouton retourné, notamment chez Hermès où les tons beige-caramel s'imposaient en écho au fondement de la marque, la sellerie. Cinéma toujours chez Alexander McQueen, dont le carton d'invitation jusqu'aux silhouettes était un hommage à Hitchcock et à ses héroïnes Hedren ou Kelly. Au top de nos «*atmosphère atmosphère*», on citera encore Karl Lagerfeld pour Chanel et son exploration de l'ambiance «*Vacances d'hiver à Gstaad*». ▶

SABRINA CHAMPENOIS,
FRANÇOISE-MARIE SANTUCCI
et OLIVIER WICKER

Tout le dossier mode de Libération sur www.libération.fr

Dans les coulisses de Loewe, de la répétition au défilé.

Deux heures moins le quart avant les tops

C'était le mercredi 2 mars, en pleine semaine du prêt-à-porter féminin: dans les pas d'Olivier Massart, patron de la société de production la Mode en images, *Libération* a suivi les ultimes préparatifs du défilé Loewe au palais de Chaillot. Compte à rebours, en six étapes clés.

15h30, la lumière

Olivier Massart arrive à Chaillot. Dans le grand hall du palais, le décor est simple et majestueux, avec des bancs et des tentures couleur crème. C'est «épuré comme dans un studio photo», suivant les desiderata du créateur de la marque espagnole, José Enrique Ona Selfa. Qui s'installe, tendu mais confiant, pour assister à une minirépétition: cinq mannequins défilent le temps des derniers essais de lumière. Vers 16 heures, Massart décide de «baisser les contres», c'est-à-dire les spots qui éclairent le mannequin par-dessous lorsqu'il s'avance vers les photographes. Un réglage primordial, dit-il: «Ça permet de découper une silhouette et de créer une atmosphère plus chaude.»

16 heures, la régie

Avec Morgane Denis, la directrice de production (de la Mode en images) qui travaille sur le défilé depuis plus d'un mois, Olivier Massart vérifie que la régie, située derrière le mur de photographes, est bien en place. Ainsi que la vidéo: les images filmées par la Mode en images seront transférées sur cassettes à peine le défilé fini, puis dupliquées en 200 exemplaires. Destination: les médias du monde entier.

16h15, la pause goûter

Tout le monde se dirige un étage plus bas, où sont installés les mannequins, 31 au total, choisis par la directrice de casting Pa-



tricia Pilotti (de la Mode en images), sur instructions d'Ona Selfa. En résumé: belles filles, grandes jambes. Dans l'antre de ces jeunes femmes, ça sent la laque, la clope et le pétard. Des boissons à bulles et un minibuffet rassient, d'un grain de riz, les plus affamées. C'est l'heure officielle de la présentation, mais les défilés commençant systématiquement avec soixante minutes de retard, tout est normal. La responsable de la communication de Loewe, Manuela Suarez de Poix, commence quand même à recevoir des coups de fil d'invités de marque. On s'impatiente dans le gratin.

16h40, l'habillage

Les mannequins se dirigent vers les portants: un pour chacune, avec leur nom et photo ainsi que la tenue qui leur a été at-

tribuée. Installé juste derrière la scène, Olivier Massart dispose d'un écran télé pour voir le podium: indispensable lorsqu'il s'agira d'«envoyer» les filles dans le bon tempo. Il communique aussi, par casque et radio, avec la régie de l'autre côté de la salle. Où les invités affluent.

17 heures, le dernier appel

Patricia Pilotti fait l'appel des mannequins. On se retrouve au milieu de toutes ces jolies filles immenses, qui se mettent à la queue leu leu suivant leur ordre de passage affiché en grand. Dans la salle, Bernard Arnault (LVMH, propriétaire de Loewe) est arrivé avec sa fille Delphine, tout comme quelques nobles d'Europe: Jaime de Marichalar, gendre du roi d'Espagne et conseiller de LVMH à Madrid, ou encore Olga de Grèce. Derrière le po-



dium, José Enrique Ona Selfa ainsi que Patricia Pilotti et Stéphane Marais, le maquilleur, ajustent une dernière fois tenues, allures ou fonds de teint.

17h15, le top départ

Olivier Massart ordonne: «Top noir salle», puis «top musique». C'est parti pour quinze minutes millimétrées, rythmées par les «go! go!» lancés aux filles. A l'issue du défilé, elles hurlent et applaudissent Ona Selfa. Olivier Massart, lui, est déjà dans sa voiture avec chauffeur. Filant vers le show Rochas, qui commence juste après. ◀

Dans les coulisses des défilés Marongiu, Yamamoto, Yves Saint Laurent (en haut à droite), et Lutz, jongleur au Cirque d'hiver.